

*Mercredi 21 mars 2018*

La publicité pour le bitter Campari occupait l'entièreté du mur pignon qui flanquait une bâtisse à deux étages avenue Louis-Bertrand, à Schaerbeek, au nord-est de Bruxelles. Sur un fond chamois, les lettres formant le nom de la marque reliaient en diagonale la partie gauche de la façade à la droite, créant une sensation d'élévation. Au-dessus des lettres, un dessin figurant une gigantesque ampoule électrique emplissait la partie inférieure du triangle formé par le pignon. En dessous, rédigé en lettres cursives de dimension plus modeste, un slogan en néerlandais vantait la légèreté et la limpidité de la boisson apéritive. Quoiqu'un peu passée et délavée par le temps, la couleur jaune dominait l'ensemble même si, dans le bas de la publicité murale, une épaisse ligne blanche peinte à l'horizontale semblait biffer le mot «Campari» en introduisant un espace d'absence, de non-coloris.

Planté sur le trottoir devant un jardinet qui, de manière inopinée, le séparait de l'entrée du musée schaerbeekois de la Bière, Henry Blain contemplait le mur Campari en silence tout en prenant des notes sur un carnet. Journaliste attaché à la rédaction d'un quotidien, l'homme arborait

au coin de ses yeux des rides en étoile qui attestaient, tout comme le blanc de ses cheveux, qu'il y avait plus d'un demi-siècle qu'il arpentait les chemins et trottoirs de Belgique et d'ailleurs. Selon lui, chacune de ses rides devait sa présence à ses trois fils, aux soucis qu'ils avaient causés à son épouse Nina et lui durant ces longues années d'adolescence où ils avaient paru hésiter entre les études, le sport, la musique, l'alcool, la drogue et la délinquance, ballottés d'un de ces points d'attention à l'autre au gré des rencontres et des amitiés. Lorsque le troisième avait clôturé le cycle des études de la tribu en décrochant son diplôme avec les plus belles mentions disponibles, leur couple avait définitivement émergé de ces difficultés, mais sur sa peau, les rides étaient restées en place.

De grande taille, le dos et les jambes musclés, Henry marchait en inclinant légèrement son torse vers la gauche depuis qu'il s'était fracturé le pied et qu'on y avait planté six vis. Rasé de près, les cheveux en brosse, il avait un visage rectangulaire marqué par l'intensité de ses yeux, qu'il avait bruns et rapprochés. Pour l'instant, il préparait une série d'articles sur les anciennes publicités murales qui, dans la capitale, avaient surmonté l'épreuve du temps. Avec l'aide d'un historien spécialisé dans l'industrie, il en avait recensé une vingtaine, parmi lesquelles il avait effectué un tri serré de manière à n'en conserver que les six plus belles. Il répondait ainsi au souhait de Sandrine Marot, la rédactrice en chef du journal, qui n'avait approuvé son projet de série qu'à la condition que sa publication ne dépasse pas une semaine. Une semaine signifiait six jours de parution, donc six articles. La « Campari » de l'avenue Bertrand faisait partie

des réclames élues. Il en avait repéré une autre de la même marque qui ornait une façade de la chaussée de Gand, à Molenbeek, mais après quelque hésitation il avait privilégié celle de Schaerbeek qu'il jugeait, à tort ou à raison, plus photogénique. Elle offrait au regard une impression globale de couleur jaune tandis que la publicité rivale de Molenbeek tirait davantage sur le rose, exactement comme s'il y avait eu deux marques Campari, ou peut-être deux campagnes aux tons différents à deux périodes différentes.

À présent qu'il était à pied d'œuvre et qu'il contemplait le mur, il songea qu'il avait effectué le bon choix. La façon dont ces lettres conquéraient les briques et la distribution des différentes nuances de jaune entre les angles du mur avaient quelque chose de fascinant. On eût dit l'expression d'un poème plastique, comme si à travers son mur peint la maison, et au-delà d'elle la rue tout entière, la ville elle-même cherchaient à émettre un message, à transmettre des idées, des impressions. Et en même temps, Henry Blain ressentait, à la vision de tout cela, un léger malaise, un sentiment indéfinissable qui, sans qu'il y prît garde, commençait déjà à le ronger.

«C'est bon pour moi, Henry. On peut y aller.»

Peter Dalmans, le photographe, avait terminé de mitrailler la paroi. Petit, râblé, la tête triangulaire, il avait une grande bouche et comme il souriait tout le temps, il donnait l'impression de vouloir avaler le monde dont, comme il semblait sûr de lui, on ne doutait pas qu'il ne ferait qu'une bouchée. Il avait quitté son dernier poste, un angle qu'il avait choisi en fonction de la position du soleil, déjà bas, et de la façon dont la lumière qu'il diffusait encore soulignait

les lettres les plus élevées de la réclame, et commençait à remballer son matériel.

«Tu es sûr d'avoir ce qu'il faut?» s'enquit Henry.

Une interrogation de pure forme car il tenait Peter pour un excellent professionnel et lui faisait entière confiance.

«Oui, j'ai de quoi illustrer une double page, et même plus.»

Les deux hommes échangèrent un rapide sourire. Peter était rémunéré à la pige, c'est-à-dire au nombre de photos publiées dans le journal. Il touchait plus quand l'article ou le reportage s'étalait plus largement dans les pages d'une édition et qu'il fallait donc plusieurs illustrations pour le mettre en valeur. Il savait aussi que Henry préférait écrire de longs papiers, raison pour laquelle il appréciait de collaborer avec lui.

«Ce sera pour une autre fois, je le crains.

— Je sais. Sandrine n'aime pas les vieilles publicités...

— Ce n'est pas qu'elle ne les aime pas. Elle s'en fiche, c'est tout.

— Dommage.»

Une fois que Peter eut rangé son appareil, son trépied et ses projecteurs dans le coffre de son véhicule utilitaire sport, il se tourna vers Henry.

«Je te reconduis?

— Aujourd'hui, c'est un peu particulier, lui répondit le journaliste. Sauf imprévu, c'était aujourd'hui notre dernière réclame...

— Oui, tu m'avais prévenu.

— Mais si tu as encore un peu de temps, je voudrais t'emmener devant un dernier mur.»

Un fin réseau de rides prit naissance sur le front du photographe.

«Encore un ? Mais je croyais...

— Cette fois, c'est différent, le coupa Henry. C'est... C'est personnel. J'aimerais que tu prennes en photo un mur peint qui n'aura pas sa place dans notre série.

— Je ne comprends pas.

— Laisse-moi te guider jusque-là. Tu jugeras sur place.

— C'est loin ?

— À un quart d'heure d'ici. À Auderghem, près de l'entrée de l'autoroute des Ardennes.

— En ce cas, allons-y ! J'adore les surprises.»

Henry monta sur le siège passager. Peter se glissa derrière le volant et actionna le démarreur. Il inséra son véhicule dans le trafic de l'avenue avec souplesse, puis mit le cap sur le parc Josaphat.

«Je te conduis jusqu'au bout de la chaussée de Wavre. Tu m'indiqueras le chemin à partir de là.»

Les deux hommes fendirent le tronc de Bruxelles de haut en bas (du nord au sud) comme le bûcheron écartant les fibres d'un rondin d'un coup de merlin bien appuyé. Ils abordèrent bientôt le boulevard du Souverain où défilaient, tantôt en voiture, tantôt à pied, tantôt à bord d'un tramway aux parois peintes aux couleurs d'une marque de parfum pour dames, des Bruxellois pressés ou tout simplement errants et curieux. La plupart d'entre eux l'ignoraient, mais ce boulevard ceinturait la ville sur cinq kilomètres pour l'empêcher de déborder sur la Forêt de Soignes toute proche. De sorte que les trois axes évoluaient parallèlement, la route à quatre bandes, la voie du tram posée en

son centre et l'orée du bois, comme s'ils étaient reliés par un dessein commun.

En quelques phrases hachées, Henry dicta l'itinéraire à Peter, qui s'exécuta sans faillir. Le journaliste semblait soudain plus tendu, plus nerveux.

« On arrive, dit-il enfin. Voilà, c'est en haut de cette rue. Gare-toi où tu peux. »

Lorsque Peter eut déniché une place entre deux voitures et réalisé un créneau approximatif, Henry bondit hors de l'habitacle. Sur le trottoir, il battit des mains, puis les posa sur ses avant-bras en les agitant de bas en haut comme pour se réchauffer.

« Où est-ce ? demanda Peter. Je ne vois rien. C'est un quartier résidentiel... »

— Prends ton appareil, laisse tomber tes PROJOS et suis-moi. »

En quelques enjambées, Henry fit remonter l'avenue des Frères-Bassem à son complice. Le long de l'artère se pressaient deux rangées de petites maisons cossues aux fenêtres ou baies vitrées chargées de rideaux bourgeois ; l'ensemble fleurait bon les Trente Glorieuses. Au coin de l'avenue Joseph-Pirlot, Henry ralentit, tourna à droite en demeurant du même côté du trottoir.

« Voilà, dit-il en pilant sur place. C'est ici. »

De la main, il montra le jardin qui ceignait une maison grise des années cinquante un peu en contrebas sur leur droite. Composé de deux étages, le corps de logis de briques était surmonté d'un toit triangulaire de tuiles rouges qui évoquait le chapeau d'un ecclésiastique. Sur son côté gauche, il était flanqué d'un édifice carré, également

coiffé d'un petit chapeau de tuiles et agrémenté d'un escalier extérieur en pierre avec balustrade, tandis que de l'autre côté, on devinait une excroissance du logement principal qui s'en allait abriter une porte d'entrée et un vestibule tout au loin, presque à déborder sur l'avenue Bassem. C'était une maison de coin qu'on avait coupée en deux en dressant un muret au milieu du jardin des deux côtés de la construction.

«Tu veux que je prenne une photo de la maison?»

La question du photographe laissa Henry pantois.

«La maison? Non, pourquoi?»

— Je l'ignore. Je pensais que tu avais repéré un autre mur... Enfin, une autre réclame...»

Semblant émerger d'un songe, Henry s'ébroua. En souriant, il expliqua à son collègue qu'il fallait entrer dans le jardin pour découvrir le mur.

«Mais c'est une habitation privée, objecta Peter.

— Juste. Je vais sonner et expliquer à ses habitants ce que nous faisons. Ça ne sera pas long.»

Dubitatif, Peter regarda le journaliste s'en aller de l'autre côté du bâtiment, gravir les quatre marches du perron et enfoncer du doigt le bouton de sonnette. Il l'observa tandis qu'il patientait, puis alors qu'il recommençait l'opération une deuxième et une troisième fois. Quand il le vit revenir, il comprit qu'il n'y avait personne et qu'ils se passeraient donc d'autorisation.

«Allons-y, fit Henry. La voie est libre.

— Tout de même, protesta Peter.

— Je suis ici chez moi. Enfin, je l'étais...»

Sans plus soulever d'objection, Peter suivit Henry dans le jardin. Ils franchirent la barrière qui ouvrait sur une piste

gravillonnée descendant vers le garage, la suivirent durant quelques pas.

«Voilà», dit Henry en s'écartant légèrement du chemin et en désignant le mur mitoyen qui barrait le fond du jardin sur leur gauche, parallèlement à l'avenue Pirlot. Intrigué, Peter tourna son regard vers le pan de briques. C'était, en partie dissimulé par les frondaisons de trois cerisiers plantés en rang, un déferlement de couleurs vives. Il y avait là des à-plats de jaune, de rouge, de bleu, de vert et de noir qui se superposaient, se croisaient, se bousculaient avec une espèce de générosité forcenée. Et quand on prenait un peu de recul et qu'on contemplait l'ensemble, on découvrait le dinosaure dans toute sa splendeur, sa prégnance, sa présence. C'était un diplodocus qu'on avait campé de profil, ce qui permettait de suivre son corps sur toute sa longueur en partant de l'extrémité de sa queue, côté jardin du voisin, pour aboutir à sa tête, gueule ouverte vers la rue. Le style empruntait au langage de la bande dessinée par sa simplicité et sa liberté de ton, tout en respectant certains canevas réalistes, de sorte qu'on identifiait sans hésiter l'ordre des sauriens et, au sein de celui-ci, le diplodocidé, reconnaissable grâce aux épines coniques qui couraient sur sa queue et son dos. Foin de fioritures, l'artiste, s'il y en avait eu un, avait cherché à la fois l'identification et la simplicité. C'était un dinosaure tel qu'on en admire dans les livres pour enfants, mais d'une taille telle qu'il emplissait tout le bas du mur.

«Ce que c'est? fit Peter. Un graffiti?»

L'idée parut enchanter Henry.

«Je n'y avais pas pensé. C'est une sorte de graffiti, oui,



et même peut-être un des premiers graffiti urbains jamais réalisés à Bruxelles...

— Quand ce dino a-t-il été peint?

— En 1968 ou 1969. Par un ami de la famille qui s'appelait Luc Olieslager. Instituteur de profession.

— Tu habitais ici à cette époque?

— Oui, nous avons occupé cette maison depuis l'été 1962 jusqu'au début de l'année 1969. Mes parents, une fille au pair, mes deux frères et moi, rejoints par ma sœur en 1964.

— Tu t'en souviens bien...

— Se souvenir n'est pas le verbe qui convient. J'en ai plus que le souvenir, cette maison et ces années emplissent ma mémoire comme l'eau une baignoire : il y a des réminiscences partout.

— Quel âge avais-tu?

— Deux ans et quelques mois quand on est arrivés, huit ans et demi quand on a déménagé en banlieue, à Waterloo, et neuf ans quand on a quitté l'école qu'on fréquentait jusqu'alors à Auderghem.

— Cet instituteur a donc peint ce dinosaure pour toi, tes frères et sœur...

— Et pour ma mère également.»

Interloqué, Peter hochait la tête, paupières fermées, comme pour sonder ses pensées intérieures, avant de relancer son vis-à-vis en lui posant de nouvelles questions.

«Ta mère voulait qu'il lui fasse un dinosaure?»

L'étrangeté de la formulation arracha un petit rire à Henry.

«C'est une longue histoire, dit-il. Je n'en ai pas encore

démêlé tous les fils. Ce type était artiste peintre à ses heures. Ma mère avait soudain décidé qu'elle adorait les artistes. Un statut que ne pouvait revendiquer mon père. Lorsque l'instituteur a compté mon frère aîné dans sa classe, il a fait la connaissance de mes parents, surtout de ma mère. Il a commencé à venir nous rendre visite ici, dans cette maison. Ses visites se sont multipliées. Et entre autres initiatives, il a entrepris d'orner certains de nos murs de fresques de son cru. Ceux de la cuisine ont reçu les premiers coups de pinceaux : il y a campé un pêcheur assis sur un tabouret au-dessus de l'évier, lui a fait promener sa ligne sur les deux murs latéraux, puis a esquissé la rive d'une rivière et ajouté çà et là quelques poissons, sans doute pour qu'il n'y ait pas méprise, qu'on saisisse d'emblée qu'il s'agissait d'une scène de pêche.

» Il a commencé ensuite à peindre une des caves de la maison en y appliquant un fond bleu, du même ton que celui de la période bleue de Picasso. Son projet était de transformer cette cave en un salon alternatif, un coin de rendez-vous pour poètes et paumés. Comme ma mère avant lui, il avait lu *Notre prison est un royaume*, de Gilbert Cesbron, et il s'était enthousiasmé pour « Bételgeuse », non pas l'étoile, mais le lieu de rendez-vous interlope décrit par Cesbron dans son roman. Ma mère et lui avaient donc convenu d'installer une « fille » de Bételgeuse dans les caves, pour parler comme les moines lorsque leur abbaye essaime à l'extérieur. J'ignore si mon père avait été consulté à son propos. Je crois me souvenir que comme mes frères, j'ai participé au vidage de la cave avant les premiers travaux de peinture. Luc Olieslager a terminé la première couche de bleu, puis, pressé par le temps ou impressionné par

l'atmosphère confinée des lieux, a bâclé la suivante. Suivirent quelques séances de méditation collective dans la cave, après quoi ma mère et lui abandonnèrent ce projet-là, peut-être parce qu'ils avaient soudain pris conscience que leur Bételgeuse était mal située et que personne n'y viendrait jamais. C'est alors qu'Olie a lancé l'idée du dinosaure. En contemplant le mur de briques non peintes sur lequel venaient buter le jardin et nos jeux de gosses, il a suggéré qu'on l'intègre dans notre espace vital. En y peignant un personnage qui titillerait nos imaginations et servirait nos jeux. Ma mère a battu des mains. Pour autant que nous ayons été consultés (là, ma mémoire défaille, je l'avoue), nous avons probablement aussi applaudi. Restait à déterminer ce qu'il allait y faire figurer. Je crois qu'il a choisi le dinosaure parce qu'il a estimé que ce serait facile à faire. Mes frères et moi, nous étions ravis. Une fois le dino peint, nous pourrions élargir notre aire de jeu au mur et, qui sait ?, peut-être trouverions-nous même le moyen de grimper sur son dos pour nous amuser à le guider comme un cornac sur son éléphant. Olieslager est alors passé de la parole aux actes. Il a créé ce gigantesque graffiti que tu découvres aujourd'hui...

— Belle et étrange histoire, commenta sobrement Peter. Bon. Je vais prendre le dino sous différents angles.»

Durant les minutes qui suivirent, Henry se contenta d'observer en silence son compagnon qui semblait voleter aux quatre coins du jardin, l'appareil tour à tour collé au visage et pendu au bout de ses doigts. Peter prit de nombreux clichés, avant de revenir, comme rassasié, auprès du journaliste.

«Voilà, dit-il. J'en ai fait une grande provision. Il faudra tout de même que tu me dises à quoi tout cela va servir. Tu m'as dit que c'était personnel : que dois-je faire de ces photos? Vais-je les envoyer à la rédaction comme les autres?

— Oui, bien sûr. Fais comme d'habitude. Je les regarderai là-bas. Et ne t'inquiète pas, tu seras payé. La seule différence, c'est que ce sera cette fois sur ma cassette personnelle.

— D'accord. Je ne te facturerais qu'une seule photo.

— Merci.»

Sans plus échanger aucune parole, les deux hommes regagnèrent la rue, refermèrent la barrière du jardin derrière eux et marchèrent jusqu'à la voiture. Peter déposa avec précaution son appareil dans son étui sur la banquette arrière. Debout sur le pavé, Henry le regarda faire avec une fausse attention. En pensée, il voyageait plusieurs décennies en arrière dans le temps, jusqu'à cette période de sa vie où il courait en culottes courtes derrière un ballon en encourageant de la voix ses copains à essayer, comme lui, d'en prendre le contrôle pour l'amener ensuite en quelques passes jusqu'au but adverse.